

ALARME

JUIL. - AOUT - SEPT. 79

3^F
N° 5

Organe du **F**erment **O**uvrier **R**évolutionnaire en France

**PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS,
SUPPRIMEZ LES ARMEES, LES POLICES, LA PRODUCTION DE GUERRE,
LES FRONTIERES, LE TRAVAIL SALARIE!
ARMES, POUVOIR, ECONOMIE AU PROLETARIAT!**

AUTOUR DU MASSACRE DE BANGUI

L'annonce du massacre d'enfants (50, 60, 100?) qui a eu lieu dans l'empire centre-africain de Bokassa Ier a provoqué des cris d'horreur parmi les dirigeants de nombreux pays. Cris d'horreur feints! Mascarade! Comédie!

Ce massacre est bien évidemment horrible mais ceux qui ont crié le plus haut leur "horreur" n'ont fait que jouer les horrifiés, eux qui font tuer par les armes impunément à travers le monde hommes, femmes, enfants, vieillards, du moment que cela sert leurs intérêts. Bokassa Ier n'est qu'une canaille parmi les autres et si l'on a fait tant de bruit autour de ce massacre, il semblerait bien que cela soit avec un objectif politique précis: éliminer le fameux "empereur de centre-afrique". En effet, il est étrange que l'on ait fait tant de bruit autour du massacre de ces écoliers en centre-afrique alors que l'on a presque passé sous silence le massacre de 7 enfants au Maroc. L'horreur est-elle fonction du nombre de victimes ou n'est-ce pas plutôt que le gouvernement français considère Bokassa Ier comme gênant depuis quelques temps et il a choisi l'opportunité que lui offrait le massacre des enfants centre-africains pour commencer ouvertement ses manoeuvres? Est-ce aussi une coïncidence que ce soit l'ambassadeur de l'empire centre-africain en France qui ait dénoncé les horreurs de Bokassa Ier -qu'il avait acceptées placidement jusque là- et ait déclaré la création d'un "front de libération de l'Oubangui" (ancienne appellation de la région où

se situe aujourd'hui l'empire centre-africain)? Cependant, d'autres impérialismes, au sein du bloc américain auquel appartient la France mais surtout la Russie, convoitent l'empire de centre-afrique et il se pourrait que la France le voit échapper à son emprise économique, du moins comme dominante.

Ainsi, on peut affirmer sans crainte de se tromper que si l'on a tant parlé du massacre de ces enfants, ce n'est pas à cause de l'horreur qu'il peut légitimement provoquer mais bien plutôt pour s'en servir dans de froides combines politiques.

Terminer ici cet article ne serait pas suffisant, loin de là. Ce que nous devons ajouter, et ceci est crucial, c'est que ce massacre tout d'abord n'est pas tant l'oeuvre de Bokassa Ier que du capitalisme mondial; ensuite, que le capitalisme commet de semblables massacres chaque jour, dans les rues de nos villes comme dans celles des bourgs les plus lointains, sur les routes, dans nos maisons, que le capitalisme n'est plus qu'une longue suite de crimes portés contre l'individu et contre l'humanité.

Bokassa Ier est dénoncé comme le coupable de ce massacre comme des autres crimes qu'il a commis précédemment. En vérité, en premier lieu, il est autant coupable que les dirigeants des autres pays qui l'ont placé ou laissé au pouvoir et qui, dans ou hors de leurs frontières, ont l'habitude d'employer les forces armées avec autant de facilité que ne l'a fait leur compère de centre-afri-

que. Cependant, tous ces dirigeants eux-mêmes ne sont que les instruments d'un système économique et social: le capitalisme. Ils ne font que se plier aux exigences politiques de celui-ci. Ensuite, le capitalisme tue par le moyen des forces coercitives de ses valets certes, mais il ne fait pas que tuer par les armes. Il tue ou laisse infirme ce, qui est parfois pire par le moyen de ce que l'on appelle communément l'"accident", qu'on appose à ce terme celui de "naturel" ou non: accident de travail, de voiture, d'avion, famine, sécheresse, etc... Les intérêts vitaux de l'individu, dans le système capitaliste sont totalement négligés. L'individu ne compte pas; ce qui compte en lui, c'est le potentiel productif, la capacité d'achat, etc. L'homme dans le capitalisme n'est qu'un chiffre, un indice de production, un taux de productivité. Qu'un être disparaisse ou cent ou mille même, l'important n'est pas là. L'important se trouve dans la marche du capitalisme, dans sa conservation. Si la mort d'êtres humains accroît les coûts de production, les dépenses budgétaires, ou gêne d'éventuelles rentrées d'argent, alors les serviteurs du capitalisme tenteront d'éviter que l'accident ne se reproduise dans un trop proche avenir. Faire le maximum d'argent avec le minimum de frais sur le dos de chacun d'entre nous, voilà la loi qui règne dans la société présente. Et comme on l'a vu pour le cas justement du massacre des écoliers centrafricains, quand on relève tel ou tel des crimes les plus spectaculaires du capitalisme en en accusant exclusivement tel ou tel homme d'Etat, telle ou telle équipe dirigeante, il ne s'agit que de basses manoeuvres ne mettant nullement en question la causalité réelle des crimes dénoncés mais, au contraire et par là-même, en en préparant de futurs. Il ne s'agit donc point de dénoncer un crime ou même un type de crimes (massacres par l'armée ou tortures) commis par le capitalisme, mais tous ses crimes y compris celui dont nous sommes tous plus ou moins victimes, celui qui détruit petit à petit ou brutalement l'être en laissant intacte l'enveloppe charnelle, celui qui ne fait pas couler le sang mais supprime, ou réduit fortement le plus souvent, les possibilités d'épanouissement de la personnalité de l'individu, et

cela dès l'enfance, dès la naissance, peut-être même avant la naissance.

Nous parlons du capitalisme. Certes, nous n'avons absolument pas tort d'employer ce terme car c'est bien de ce système social et économique dont nous parlons. Cependant, il nous faut souligner ce qui pour nous est évident mais qui ne l'est pas pour beaucoup: le capitalisme n'est pas une entité éthérée, flottant au-dessus de nos têtes. Nous participons tous à la marche de ce système tandis que notre seule volonté, notre volonté de prolétaires, aujourd'hui, suffirait à l'ébranler et, tous unis au-dessus des frontières, à le mettre à bas. Aujourd'hui pourtant, nous participons tous globalement à sa survie et en cela nous sommes coupables. Coupables de la mort des écoliers centrafricains, coupables de l'accident d'avion qui est survenu récemment aux Etats-Unis, coupables de l'accident dont nos proches peuvent être victimes à tout moment, coupables de la guerre en Indochine, coupables de la famine en Inde, au Sahel et ailleurs, coupables des exactions commises sur la nature et les animaux. Tous coupables, du patron, du dirigeant syndical, du politicien, du militaire de métier jusqu'au prolétaire car si les uns se font les exécutants ou sont liés étroitement à l'exécution de ces crimes, les autres par leur passivité les cautionnent, les assument. Nous avons tous les mains pleines de sang - de notre sang! - et nous ne pourrions nous laver de cette souillure, nous prolétaires, qu'en émancipant l'humanité en nous émancipant, cette émancipation passant par la destruction du capitalisme et, sans nul doute, par la suppression physique tout au moins d'une partie de ses défenseurs. En nous émancipant de l'esclavage salarié, nous supprimerons les dangers que recèle la société présente contre ses propres membres, c'est-à-dire contre nous-mêmes, ainsi que contre le monde qui nous entoure, et la société que nous bâtiront sur les ruines de l'actuelle sera le terrain fécond sur lequel pourra enfin s'épanouir librement la personnalité de chacun, l'épanouissement de la personnalité de chacun étant à son tour condition de l'épanouissement de la société humaine dans tous les domaines.

Permanences à Paris: au mois de Juillet, une seule permanence le samedi 28; au mois d'Août, nous ne tiendrons aucune permanence; enfin, au mois de Septembre, nous reprendrons le rythme normal de nos permanences, c'est-à-dire les seconds et derniers samedis de chaque mois, soit les 8 et 29 Septembre. Toutes nos permanences se tiennent de 14 à 16 heures, sur la terrasse du café "Au canon de la Nation", au coin de la place de la Nation et de la rue du Faubourg Saint Antoine, Métro Nation.

«ICI IL NE S'EST RIEN PASSÉ, MESSIEURS»

Démonstration: La monarchie tombe en 1931, la république démocratique et "des travailleurs de toutes les classes" est proclamée; en 1976, la monarchie revient au pouvoir, imposée par Franco, respectée par ses opposants afin que "les espagnols de toutes les classes" vivent enfin réconciliés.

Anti-démonstration: En 1934, les ouvriers des Asturies prennent le pouvoir, établissent la commune alors que dans le reste du pays la grève générale (freinée par le parti "socialiste") ne réussit pas à se transformer en insurrection.

En 1936 (Février), le Front Populaire vainc électoralement voilant son modéré programme bourgeois et ses calculs de guerre impérialiste par la revendication d'amnistie pour les 30.000 emprisonnés de 1934. Mais les prisonniers sont libérés par la foule ouvrière et les expropriations des capitalistes commencent et pas seulement dans les campagnes.

En 1936 (Juillet), le clergé, son bras exécuteur l'armée, les phalangistes et autres vendus du capital, décident de se charger d'imposer, par la mitrailleuse, l'ordre que le Front Populaire maintenait péniblement. Le projet passe à exécution le 18.

Le 19 Juillet 1936, une insurrection ouvrière se superpose en un irrésistible torrent à l'intention capitulatrice du Front Populaire ("Les forces loyales se suffisent pour réduire les militaires", sans oublier les conférences téléphoniques avec Mola(1) pour lui offrir des portefeuilles ministériels). Armée, clergé, phalange sont pulvérisés dans les 4/5 du pays. Une fois les travailleurs industriels et agricoles maîtres des armes, pouvoir et économie tombent tout naturellement entre leurs mains. Alors commence la révolution communiste et la guerre civile.

1937 (Mai). Le prolétariat se soulève en Catalogne contre le parti de Moscou qui est en train de poignarder la révolution dans le

dos. Propagande de Pasionaria-Carrillo: "Ceux qui parlent de révolution sont les agents de Franco; les expropriateurs sont des voleurs; les milices ouvrières des tribus de sauvages; ici il n'y a même pas de guerre civile, mais une invasion de Hitler et de Mussolini". Le prolétariat sort victorieux de l'affrontement armé, mais il est finalement dispersé et soumis aux gens de Moscou par la CNT(2) qui se nie à mener la révolution jusqu'à son ultime conséquence. Les hommes qui se battirent le mieux le 19 juillet contre militaires et fascistes, commencent immédiatement à être emprisonnés et assassinés.

1937 (de Juin à la chute de Madrid). La zone rouge est petit à petit transformée en zone noire par le gouvernement dirigé par Négrin(3) mais que dirigeait Staline à travers ses "encomendadores"(4) en Espagne, les Pasionaria, les Diaz, les Carrillo, les Hernandez et les Lister (5). Les collectivités sont supprimées par la force ou étouffées par le sabotage économique de l'Etat capitaliste reconstruit, les travailleurs sont désarmés, les comités-gouvernement ouvriers constitués à partir du 19 Juillet sont dissouts, leurs hommes et les révolutionnaires en général sont poursuivis, calomniés, tués en grand nombre. Une fois le prolétariat vaincu et la révolution morte, l'armée franquiste était assurée de sa marche triomphale...et d'une répression qui commença le premier jour par la soldatesque s'étend et s'intensifie avec son avance, continue de tuer par centaines de milles longtemps après la première déclaration de guerre et par la loi de guerre de maintient 30 ans après. Elle n'a pas encore pris fin aujourd'hui.

Déduction: Oui, il s'est passé quelque chose. Quelque chose de très, trop, tant et si transcendantal qu'ils se donnent beaucoup de mal pour nous le faire oublier, comme si

1) Mola: général en rébellion contre la République avec Franco

2) Centrale anarcho-syndicaliste. Lors des journées de Mai 37, les dirigeants de la C.N.T. s'adressaient aux ouvriers en armes dans les termes suivants: "Arrêtez le feu!; embrassez les gardes d'assaut!"; "Nous tendons les bras sans armes; faites de même et tout se terminera. Que la concorde soit entre nous"

3) Président de la République espagnole après les journées de Mai 37. Fut le jouet et le bras de Staline.

4) "commandataires secrets"

5) Racailles staliniennes. La Pasionaria fut un agent zélé du Guépéou. Lister dirigea notamment une colonne militaire qui avait pour mission de faire rendre les terres collectivisées par les paysans à leurs anciens propriétaires.

cela n'avait jamais existé, depuis le pupille de Franco par sa grâce régnante jusqu'aux élèves de Staline en habit européen ou asiatique, et autres déguisés en communistes ou socialistes, sans compter les mandataires du ciel.

La première chose qui s'est passée fut la disqualification et le discrédit total, non d'un roi, mais de la monarchie parce qu'archaïque et corrompue.

La deuxième chose qui s'est passée fut la mise en évidence rapide de la caducité de la république démocratico-bourgeoise, comme régime politique et comme régime social valable.

La troisième chose qui s'est passée fut l'entrée en scène de la révolution et du pouvoir ouvrier, c'est-à-dire de l'immense majorité de la population, aussitôt que furent retirées de la circulation l'armée et la police.

La quatrième chose qui s'est passée enfin, fut la vertigineuse attaque du prolétariat portée contre le parti qui dans la zone rouge dirigeait la contre-révolution. Attaque victorieuse sur le terrain en Catalogne, bien que vaincue par la suite, non dans la lutte mais par trahison.

Signification: La classe ouvrière refusa

6) Par exemple les grèves de Roca, Vitoria, Alicante.

ORGANISATION ET ACTIVITÉ RÉVOLUTIONNAIRE

"Les ouvriers ne sont des hommes que tant qu'ils ressentent de la colère contre la classe dominante.

Ils deviennent des bêtes dès qu'ils s'accrochent à leur joug, ne cherchant qu'à rendre agréable leur vie sous le joug, sans chercher à briser celui-ci."

F.Engels (La situation de la classe laborieuse en Angleterre.1844-45)

Le prolétariat quand il ne réagit pas n'est que la force grâce à laquelle le capitalisme se reproduit profitant de l'apathie générale de son ennemi historique. La classe ouvrière n'est alors qu'un conglomerat de gens amorphes qui se débrouillent tant bien que mal pour survivre dans une société invivable, reproduisant l'esprit de concurrence, d'inimitié, et l'esprit malsain du capitalisme. En un mot, il n'agit pas en classe ayant des intérêts communs face à la vermine capitaliste.

A d'autres moments par contre, le prolétariat agit uni en tant que classe porteuse du seul devenir humain possible: le communisme. Alors peuvent s'affronter deux types de sociétés, l'une réactionnaire, l'autre révolutionnaire. Entre ces deux états de faits et ces faits eux-mêmes il y a des individus qui sont révolutionnaires indépendamment de l'état momentané où se trouve la classe dans son ensemble, seul leur nombre varie suivant la si-

et mit en déroute successivement toutes les formes ou régimes politiques que le capitalisme a adopté jusqu'à ce jour; la forme monarchiste, militariste ou constitutionnelle, la forme démocratico-bourgeoise républicaine, la forme fasciste et, exploit culminant, la forme capitaliste d'Etat que le gouvernement russe et ses compères disent socialiste, odieuse falsification. Le prolétariat ne succomba pas aux mains du Franco-fascisme, ce fut les Pasionaria, Carrillo et complices qui le lui livrèrent.

Le capitalisme continue donc d'être virtuellement en déroute en Espagne, car ce qui a été fait une fois tend irrésistiblement à se reproduire d'une façon meilleure et plus consolidée. C'est précisément pour empêcher la nouvelle génération de donner corps à ce qui est virtuel, que s'allient contre elle, dans la réconciliation, les vampires des diverses formes capitalistes. "Ici il ne s'est rien passé" signifie en réalité: ICI NOUS NE PERMETTRONS PAS QU'IL SE PASSE QUELQUECHOSE. Mais la nouvelle génération ouvrière, qui a donné de si remarquables signes de combattivité(6), ne va certainement pas demander au parti de Carrillo ou à quiconque la permission de renouer avec sa révolution.

tuation sociale. Ils sont révolutionnaires parcequ'ils sont conscients du fait que leur but et celui de la classe dans son ensemble c'est le communisme.

Ces individus révolutionnaires tendent à s'organiser par affinité d'idées, idées qui ne tombent pas du ciel mais qui proviennent d'une interprétation particulière de l'histoire de la lutte des classes. De chaque affrontement prolétariat-capital, des leçons sont tirées, c'est de là que naît la théorie révolutionnaire et ce qui la fait évoluer. Elle n'est donc et ne peut être invariante, comme certains crétiens le croient, étalant sans cesse des textes sacrés qui bien évidemment ne peuvent exister. Mais quelle est et quelle doit être l'attitude des révolutionnaires par rapport à l'ensemble du prolétariat dont il n'est qu'une partie souvent infime?

Pour la grande majorité des groupes il s'a-

git en fait de choyer le prolétariat, leur commentaire journalistique n'ayant rien à envier à celui des commentateurs des matchs de football, surtout lorsqu'ils croient que leur équipe domine. Nous ne parlerons pas ici, critique trop facile, de ceux qui se disent conseillistes, puisque leur attitude n'est que le récit plus ou moins optimiste de ce qui se passe, intervenir serait devenir un grand et méchant dirigeant. Bref passons.

Choyer le prolétariat, c'est également, ne pas agir lorsqu'il ne se manifeste pas et de se contenter, puisqu'on ne peut directement influencer celui-ci, de maintenir en cercle d'intimes initiés l'imminente et religieuse idée de la révolution communiste. C'est le moment idéal, presque rêvé, pour que la fraction la plus décidée (on ne voit vraiment pas en quoi!) tire le bilan du passé, comprenne presque mathématiquement le moment où le prolétariat sera à nouveau amené à sortir ses griffes, et donc attende que la période contre-révolutionnaire se transforme en son contraire. Voilà ce que ces groupes ont compris de la méthode scientifique et du matérialisme historique... Cette compréhension en fait des "machines de la révolution" et donc des êtres dénués de toute sensibilité humaine. Ils devraient vraiment relire ce en quoi Marx et Engels critiquaient les utopiques. Ce n'était certes pas dans ce qu'ils avaient de profondément humain et dans leur volonté de changer les rapports sociaux. Ce que les socialistes scientifiques ont compris et mis en évidence ce sont les forces motrices de l'histoire et par conséquent le prolétariat comme seule force capable de détruire à jamais toute société basée sur la division de classe. Leur conception n'était donc plus basée sur des idéaux provenant d'une volonté saine et louable mais au contraire basée sur la réalité. Le communisme est possible parce que le prolétariat existe en tant que classe et seul celui-ci est porteur du devenir humain, car en se niant en tant que classe il détruira toute possibilité de domination de l'homme par l'homme.

Prenons un exemple précis d'anéantissement total du prolétariat. La guerre impérialiste, moment où chaque prolétariat national se laisse embrigader derrière un torchon aux couleurs nationales. Les révolutionnaires doivent-ils brandir le drapeau de l'internationalisme prolétarien (transformation de la guerre impérialiste en révolution sociale) au risque d'être exterminés, ou bien se retrancher dans des lieux sacrés pour tirer le bilan du passé et pouvoir ainsi reconstruire le futur parti prolétarien défendant par principe le défaitisme révolutionnaire sauvé, car écrit sur des bouts de papier dérisoires que l'on exhibera plus tard grâce aux collections personnelles précieusement conservées durant la période de guerre?

Messieurs les "révolutionnaires" il faut choisir. Le défaitisme révolutionnaire ainsi que la relation classe dans son ensemble/frac-

tions plus conscientes de cette classe, ne sont pas des leçons apprises que l'on étale après coup, ce sont des actes. Il n'y a pas de cadres à sauver au nom de la future victoire de la révolution. On peut se passer d'eux, surtout lorsqu'ils ne servent qu'à jacasser. Curieuse coïncidence, ces groupes sont généralement ceux qui tremblent d'indignation lorsqu'on ose critiquer la non combativité ou les faiblesses du prolétariat. Nous y revenons un peu plus loin.

Prenons maintenant, une période comme celle que nous vivons aujourd'hui, et plus particulièrement pour alléger notre exposé, des événements comme ceux du Nord et de la Lorraine. Au moment de ces événements, comme toujours il y a plus ou moins d'organisations sur la "scène politique". Nous ne parlerons naturellement pas de celles (plus connues!) qui en fait se situent sur le terrain du capital et donc contre les ouvriers (syndicats, P"C", P"S", extrême gauche), mais de celles que les précédentes taxent de fascistes ou d'ultra-gauche bien que pour notre part nous ne revendiquions aucun de ces deux termes. Ces organisations, en y incluant la nôtre, sont arrivées sur des positions plus ou moins précises. Ces positions, les leurs tant qu'elles ne sont pas publiquement remises en causes par ceux qui les défendent, ne tombent donc pas du ciel et proviennent d'une certaine interprétation de la lutte du prolétariat de par le passé. Ce à quoi nous allons nous attacher, c'est à l'attitude de certains groupes par rapport aux positions qu'ils devraient défendre. Prenons par exemple la question syndicale.

Attaquons immédiatement ceux qui grâce à leurs géniaux cerveaux ont compris que les syndicats étaient des organisations contre-révolutionnaires corps et âme voués au capitalisme en général et au capitalisme d'état en particulier. Mais qui pensent que les révolutionnaires doivent évoluer au sein des syndicats parce que le prolétariat s'y trouve, tout en y proclamant que les vrais organes de combats seront les organismes que le prolétariat adoptera lui-même. Comment des gens dénôçant le syndicat en tant que tel et non à cause "des mauvais dirigeants" peuvent-ils être tolérés un seul instant en son sein s'ils maintiennent des positions vraiment anti-syndicales? En fait ils ne font que justifier l'existence de ces organismes en y militant. De deux choses l'une, ou bien ils y militent pour transformer les syndicats de l'intérieur pour le pousser à aller plus loin, et ils ne comprennent pas ce qu'est la contre-révolution, ou alors ils adoptent la position suivante: sors du syndicat moi je reste pour en faire sortir d'autres. Encore une fois, l'ouvriérisme triomphe. Réduisant à néant leur "activité". On ne peut être à la fois chat et souris, d'autant plus que le chat a tendance à bouffer la souris. Notre attitude en tant qu'individus révolutionnaires, ainsi que notre attitude en tant qu'organisation, sera de dé-

noncer et d'attaquer partout les syndicats en y incluant les gens qui les critiquent mais qui en réalité aident à les faire vivre. Les syndicats en tant qu'organes capitalistes n'échappent pas à la règle du capitalisme en général. Ils savent céder face au danger pour mieux anéantir tout mouvement authentiquement prolétarien. Ceux qui militent dans les syndicats ne peuvent donc qu'être dénoncés et combattus.

Prenons maintenant le cas de ceux qui considérant les syndicats comme contre-révolutionnaires n'y militent pas mais appuient certaines de leurs manifestations, comme ce fut le cas de "Révolution Internationale" le 23 Mars à Paris. En fait, cette attitude ne diffère pas beaucoup de la précédente. Encore une fois, ouvriérisme oblige! Là où les ouvriers se trouvent, ils y vont en criant victoire, les uns par principe, les autres par une analyse plus "poussée" de la période actuelle: remontée des luttes, cours vers la révolution. Il faut non seulement y aller, mais appeler les ouvriers à se joindre au cortège syndical. Non et non! Être une fraction plus consciente et décidée, c'est défendre des positions nettes et précises sans équivoque possible. C'est une chose qui se démontre dans les faits au risque d'aller contre le courant. Lorsque l'on connaît la nature et la façon d'agir des syndicats on ne peut en aucun cas les cautionner même si l'on croit que forcés par une poussée des luttes ceux-ci prennent le train en marche. Les idées révolutionnaires, encore une fois ne tombent pas du ciel, elles sont le fruit de l'expérience de la lutte des classes, et on ne va pas passer notre temps à refaire ces expériences. Ce n'est pas parce que la classe dans son ensemble n'a pas compris la nature totalement réactionnaire de certaines organi-

sations que l'on doit appeler à manifester derrière elles ou avec elles en espérant que les ouvriers les débordent. Ce n'est pas en s'extasiant devant le prolétariat et en jetant de nombreux tracts qui ne dépassent pas le niveau réel de la lutte que l'on participe et tant que révolutionnaires dans les conflits de classe, on arrive par là, à la limite, à un seul résultat: faire grossir les rangs de sa propre organisation. Le révolutionnaire n'est pas une cloche qui tinte lorsque tous les réveils ont déjà sonné.

En conclusion: les révolutionnaires doivent défendre ouvertement les positions auxquelles ils croient, indépendamment du niveau de conscience de l'ensemble du prolétariat et du niveau de la combativité prolétarienne, et ce à tout moment. Ce sont de toutes manières les situations elles-mêmes qui limitent cette activité lorsqu'il y a passivité totale du prolétariat, on n'a pas à l'auto-limiter au nom de la critique de l'activisme. Les révolutionnaires doivent montrer et défendre les objectifs de classe, et savoir critiquer la classe lorsque celle-ci n'agit pas sur son terrain. C'est pour cela que nous saluons bien les nombreux groupes qui pour des motifs différents, ont critiqué notre tract du 1^o Mai. Nous insultons la classe parait-il! Mais que la classe? Le composite de gens bêtifiés par le capital défilant derrière toutes les organisations contre-révolutionnaires? Pour nous ce n'est pas la classe agissant en tant que telle, mais la somme arithmétique de gens mystifiés, de gens trompés, menés à l'abattoir par des salopes et des crapules. Ceux qui renoncent expressément à lutter contre le courant et à ne rien dire à la classe ouvrière "qu'elle ne puisse pas comprendre" sont voués à leur propre faillite qu'ils soient attentistes, volontaristes ou activistes.

"...L'objectif final n'est rien, c'est le mouvement qui est tout. NON, au contraire, le mouvement en tant que tel, sans relation avec l'objectif final, le mouvement comme fin en soi, n'est RIEN, c'est l'objectif final qui est TOUT."

Rosa Luxembourg

PUBLICATIONS DU F.O.R. :

-en Français:			
Parti-Etat, stalinisme, révolution	G. Munis	Ed. Spartacus	13,50F
Les syndicats contre la révolution	B. Péret, G. Munis	Ed. Eric Losfeld	10F
Les révolutionnaires devant la Russie et le stalinisme mondial	G. Munis		
	(Reproduction photocopiée de l'édition de 1946)		25F
Fausse trajectoire de Révolution Internationale			2F
-bilingue Français-Espagnol:			
Pour un second manifeste communiste	Ed. Eric Losfeld		12F
-en Espagnol:			
Jalones de derrota, promesa de victoria	G. Munis		
	(Reproduction fac-simile de l'édition de 1948)		39F
Llamamiento y exhorto a la nueva generacion	Imp. La ruche ouvrière		4F
Explicacion y llamamiento a los militantes, grupos y secciones de la IV Internacional			
	(Reproduction photocopiée de l'édition de 1949)		15F

Militants de Lutte Ouvrière, vous pensez travailler (et travailler d'arrache pied) pour la révolution? Vous vous trompez et vous êtes trompés. Vous croyez dépensez vos forces pour que disparaisse le capitalisme et l'exploitation de l'homme par l'homme, mais, en réalité, vous vous dépensez pour la conservation du capitalisme. Vous usez votre vitalité et votre bonne volonté dans un travail militant éreintant vous reléguant à un rôle de simple rouage de l'Organisation et toute cette dépense d'énergie est fournie non point pour le socialisme mais pour l'instauration du capitalisme d'Etat, stade supérieur de la concentration du capital.

Toute la tactique de L.O. tourne autour des nationalisations et du contrôle ouvrier de la production, et pour réaliser ces objectifs qu'elle présente comme une étape dans la transition du capitalisme au socialisme, elle appuie les partis présentés comme "ouvriers": PC-PS et utilise ses militants pour travailler à l'intérieur des syndicats dans le but de toucher les prolétaires et éventuellement d'en prendre la direction. Notons encore le soutien de L.O. aux "luttés de libération nationale" et sa considération de la Russie comme d'un Etat "ouvrier dégénéré" dont elle assume la défense.

Le prolétariat mondial ne se trouve pas en état cataleptique depuis 17 et beaucoup de choses ont changé. La tactique des communistes, elle, doit, ne peut qu'évoluer en rapport avec les perspectives du combat prolétarien, et une organisation ou un courant politique, révolutionnaires à un moment donné, s'ils figent la tactique qu'ils avaient adoptée alors, passent rapidement de révolutionnaires à non révolutionnaires, puis éventuellement à contre-révolutionnaires. De plus, la fixation des positions entraîne par contre-coup et comme naturellement des déformations de celles-ci par le simple fait qu'elles sont figées alors qu'elles n'étaient pas destinées à l'être.

Trotsky défendait apparemment la majorité des positions que vous défendez aujourd'hui, mais Trotsky est mort depuis 40 ans et lui-même n'avait pas assez de recul par rapport aux événements qu'il avait vécu et qu'il était en train de vivre. Du temps s'est écoulé et les enseignements accumulés depuis 17 sont très riches. Après la révolution il y a eu la contre-révolution russe, dont la transcendance négative ne finit pas de se faire sentir lourdement et partout, jusque dans vos propres conceptions. La défaite, entre 17 et 37 d'une vague révolutionnaire internationale sans précédents, le second carnage impérialiste, le rétablissement et la croissance du capitalisme occidental qui s'ensuivirent, le désarroi des masses, n'ont été possibles que grâce à la contre-révolution stalinienne et à ses partis. "Oui, répond L.O., c'est là la conséquence des erreurs opportunistes de la bureaucratie stalinienne". Non, affirmons-nous, il n'y a point d'opportunisme; cette suite d'événements, si catastrophique pour le prolétariat mondial n'a jamais connu une telle période de servitude, cadre parfaitement avec les intérêts les plus profonds du système économique (capitalisme d'Etat) qui constitue la base de la contre-révolution stalinienne; elle en a fait son apothéose. L'unité est complète entre cette économie et son pouvoir. Il ne peut être question d'"excroissance bureaucratique sur le corps du socialisme".

Or, L.O. a toujours présent parmi ses dogmes celui selon lequel le stalinisme considéré comme réformiste basculerait entre le prolétariat et la bourgeoisie. En fait, le stalinisme ne s'oppose à la bourgeoisie et aux trusts que dans la mesure où il représente un capitalisme encore plus homogène, mises à part les rivalités entre impérialismes. L.O. joue les bolcheviques face aux socialistes révolutionnaires et aux mencheviques, maintenant représentés, selon elle, par le P.C.-C.G.T. et par de potentiels Kerensky issus de sa direction, mais le jour où un tel Kerensky paraîtra, au lieu de la liberté dans les soviets dont jouirent les bolcheviques, vous aurez la corde au cou, ou à tout le moins un cachot pour réfléchir sur les rapports entre l'économie et la politique tandis que vos dirigeants profiteront peut-être, devenus membres de la bureaucratie dirigeante, du rôle qu'ils auront joué.

Sans saisir la nature du système social russe, chinois, etc..., et donc celle du stalinisme comme parti d'opposition où que ce soit, il devient impossible de comprendre le capitalisme contemporain, ses luttes de rapine par nations faibles interposées, sa crise de décadence, tout autre qu'une crise cyclique ou qu'une crise généralisée de surproduction; il devient surtout impossible de le combattre comme il faut et de l'abattre, quoi que ce ne soit pas là une condition suffisante. La concentration du capital et le dirigisme en occident ont été amenés par la rotation caractéristique du système, plusieurs fois centenaire, tandis qu'en Russie, loin d'être un acquis de la révolution d'Octobre comme vous l'affirmez, elle découle de son échec. La non transformation de cette révolution permanente en révolution socialiste par suite de la non extension spatiale de la révolution prolétarienne engendra une contre-révolution qui, pour mieux s'accorder avec la tendance immanente du grand capital, devait nécessairement être non bourgeoise, les bour-

geois en tant que propriétaires individuels se trouvant plus que dépassés par le volume du capital international.

Ce dépassement est à la source de la décadence du système quel que soit ici ou là son régime ou son niveau industriel, tandis que son incompréhension rejette loin en arrière des exigences du combat prolétarien toute politique du type de celle de L.O., et même mieux, les fait radicalement s'opposer.

En Occident pas plus qu'en Russie, le prolétariat ne peut se dresser contre le système en alliance avec le stalinisme et les syndicats. Mais vous recherchez cette alliance, vous la pratiquez dans les faits, vous confondez l'opposition entre deux tendances de défenseurs du capitalisme avec l'opposition entre capital et salariat, les organisations destinées à encadrer et vendre la force de travail (en attendant de l'acheter) avec les organisations des travailleurs eux-mêmes. Ainsi vos appels au stalinisme servent surtout à voiler aux ouvriers sa nature réactionnaire, et vos efforts pour créer des groupes dans les syndicats vous interdisent la transformation des ouvriers révoltés en révolutionnaires tout en étouffant vos propres possibilités.

Aucun des textes "sacrés" qui vous rassurent ne peut prouver que le stalinisme soit réformiste; pas davantage nier que les syndicats se sont avérés des rouages du capitalisme, charpente de la législation dite sociale qui est le statut de l'esclavage salarial. Il n'y a pas de textes sacrés pour les révolutionnaires.

Les revendications ouvrières doivent être tirées des possibilités de la technique conjointement avec les exigences de la révolution; or celles de L.O. sont en réalité tirées des revendications du stalinisme et des syndicats, qui sont à leur tour des chutes de la programmation capitaliste et presque toujours tacitement accordées avant des simulacres de grève. Aucune ne tend à soulever la classe ouvrière contre le système. Mais de quoi d'autre peut-il s'agir à l'heure actuelle? Peut-on considérer comme révolutionnaires ceux qui ne s'efforcent pas de faire tourner tout sujet d'agitation prolétarienne autour du mot d'ordre: **ABOLITION DU SALARIAT** ?

Un siècle s'est écoulé depuis que Marx et Engels proposaient de substituer cette revendication-là aux réactionnaires réclamations d'un "salaire juste". Ils ne soupçonnaient pas que des individus se prétendant communistes se montreraient incapables de l'arborer et d'en faire le pivot de leur activité, aujourd'hui que la technique permet une rapide disparition des classes économiques, seuil du communisme.

Mais c'est seulement ce qui découle de cette exigence qui peut faire l'unité du prolétariat dans chaque pays, tout à l'opposé de l'unité avec les syndicats et le stalinisme, et sur un autre plan provoquer la révolte internationaliste du prolétariat russe, américain et chinois, acte décisif de la révolution mondiale. Et la lutte du prolétariat révolutionnaire contre le stalinisme sera aussi une lutte contre votre organisation et celles du même genre (L.C."R", O.C."I", maoïsme, etc...).

LE BENEFICE DES UNS FAIT LE CHOMAGE DES AUTRES !

LE patron des patrons, François Ceyrac, le dit et le répète : « Non, tout ne va pas si mal... » (cette semaine, dans « La Vie française »). La preuve : « Les chefs d'entreprise sont plus optimistes. Leurs marges ne se dégradent pas, le financement des investissements ne devient pas plus difficile et la majorité d'entre eux ont moins de problèmes de trésorerie. La tendance est nettement meilleure... »

Et dire que près d'un million et demi de chômeurs n'en savent rien...

Du gras

Ceyrac sait pourtant de quoi il parle.

En effet, si la production stagne, si le chômage persiste et s'aggrave, si le pouvoir d'achat des salariés est bloqué ou amputé, la contrepartie en est un redressement fréquent de

la « santé financière » des entreprises.

Selon les premières indications recueillies par la presse financière, les bénéfices 1978 sont en progression souvent spectaculaire par rapport à 1977 :

- 16 % de mieux à la CIT (téléphone);
- 20 % chez Perrier;
- 25 % à la Compagnie de navigation mixte;
- 32 % à la CII (informatique);
- 20 % chez Pompey (acières spéciaux);
- 22 % chez Locatel (location de téléviseurs);
- 80 % à la CIMT (wagons pour le métro);
- 21 % à la CSF (électronique);
- 15 % pour les skis Rossignol;
- 116 % aux peintures Corona;

— 128 % dans les papiers Arjomari; etc.

Les profits vont ainsi beaucoup plus vite que les prix ou les salaires. Il y a enrichissement net des entreprises. C'est exactement l'objectif que s'était fixé Barre en arrivant au pouvoir.

La balance

La recette n'est pas difficile, quand le soutien du pouvoir politique est assuré : il suffit de produire autant, ou plus, avec moins de personnel. C'est ce qu'on appelle des gains de productivité. Il en résulte peut-être quelques centaines de milliers de chômeurs de plus, mais la MBA (traduisons : la marge brute d'autofinancement) et les dividendes s'améliorent.

Le phénomène est général, même dans la sidérurgie où les déficits, à coups de chômeurs, s'allègent. D'ailleurs, le fisc confirme : l'impôt sur les bénéfices

des sociétés, médiocre pour l'exercice 1977 (4 milliards de moins que prévu), sera nettement plus plantureux pour 1978.

Vous êtes consolés ?

Extrait du
Canard Enchaîné
du 21/02/79

Voilà bien la réalité du monde capitaliste décadent. Ces messieurs nos exploités, sous couvert d'une soi-disant crise économique mondiale qu'ils comparent à la crise de 29 (autant comparer un dinosaure et une souris) ne cessent de pleurnicher, appelant le peuple français à se sacrifier, à la solidarité nationale et autres tromperies cyniques. En fait, la croissance du capitalisme continue (bien que plus lentement), et ce, au détriment de la société. Ce n'est pas seulement la soi-disant crise économique de surproduction qui amènerait misère et chômage (il ne faut pas oublier qu'une telle crise serait catastrophique avant tout pour le capital), mais la croissance même du système. Aujourd'hui, pour lui, ça va relativement bien économiquement; c'est pour nous que ça va mal. La chansonnette suivante est bien connue: "Ne réclamez pas trop car l'entreprise est en déficit; en vouloir trop serait la faillite, donc le chômage". C'est un moyen fort pratique pour faire taire les gens, et les syndicats ne s'en privent pas. Ce qu'il faut savoir c'est que même si l'entreprise fonctionne bien et le système dans son ensemble également, les besoins de la compétitivité entraînent également des licenciements et du chômage. Les moyens techniques actuels ne peuvent être valables que si l'on change les rapports de production, si on en finit avec le travail salarié. Nous n'avons pas à nous préoccuper du bon ou du mauvais fonctionnement d'une entreprise, notre problème n'est pas de lutter contre une prétendue crise économique, mais contre l'exploitation et la misère capitaliste. En fin de compte, lorsqu'on lit les revues de ceux qui, tant bien que mal, se proclament révolutionnaires, "experts" en matérialisme historique et dialectique, brandissant la citation de Marx qui les immunise contre toute critique, nous sommes contraints de constater une chose: chez tous ces possesseurs du savoir révolutionnaire, en fin de compte, s'il faut détruire le capitalisme, c'est parcequ'il est en crise économique irréversible, parcequ'il n'y a plus croissance des forces productives possible mais au contraire un ralentissement qui rapidement l'amènerait à la croissance zéro. Et bien, nous, nous disons non. Le prolétariat, dès son apparition, avait pour tâche la destruction du capitalisme, car il était et est encore la seule contradiction susceptible de transformer la société. Le prolétariat n'est pas révolutionnaire historiquement parceque le capitalisme est incapable de développer les forces productives, mais au contraire parceque dès le début la croissance des forces productives se réalisait grâce à son exploitation. Si aujourd'hui les conditions pour la victoire de la révolution communiste mondiale sont mûres, et archi-mûres, c'est d'une part parceque le prolétariat s'est déjà manifesté en tant que classe révolutionnaire mondiale, et parceque la croissance même des forces productives est entrée en contradiction avec le développement social. Le seul développement possible aujourd'hui, passe par la destruction de tous les rapports sociaux existants.

 Ecrivez-nous!
 Prenez contact avec nous!
 Créez des noyaux F.O.R.!

ALARME n°1 Mai-Juin-Juillet 78 2F

1er Mai-Présentation du F.O.R., première partie-Ecologisme-Elections-Nationalisations-Tour d'horizon international: Indochine, Italie, USA, Sahel, Espagne-Interviews de patrons-Faire payer les riches?

ALARME n°4 Avr.-Mai-Juin 79 3F

Pas de victoire ouvrière sans destruction des syndicats!-Le "désarmement"-Sur la grève de la Norfolk & Western Railway-La marchandise-Technique et décadence-La "démocratisation" en Chine-Tour d'horizon international: G.B., Indochine, Espagne

ALARME n°2 Oct.-Nov.-Déc. 78 2F

Présentation du F.O.R., seconde partie-Terrorisme-Nécessité et rôle de l'organisation-La "réhabilitation" de Trotsky-Impossibilité de développement capitaliste-Tour d'horizon international: USA, Italie, Pérou, G.B., Espagne, Russie

Imprimerie: Ed. Syros
 9 rue Borromée 75015 Paris
 Dépôt légal: 3° trimestre 1979
 Directeur de la publication:
 P. Maréchal

ALARME n°3 Jan.-Fév.-Mars 79 3F

Présentation du F.O.R., troisième partie-Non aux "luttres de libération nationale"!-Un tract du F.O.R. en Espagne-Prolétariat et conscience de classe-Le "droit du travail socialiste" en Corée-Tour d'horizon international: USA, RFA, Iran, Indochine, G.B., Espagne

Pour toute correspondance:

ALARME
 Boite Postale 357
 75625 Paris cedex 13

CROISSANCE ECONOMIQUE ET DEVELOPPEMENT SOCIAL

Beaucoup de groupes -pour ne pas dire la plupart- parlent de déclin du capitalisme ou que "la révolution est à l'ordre du jour" à partir du moment où, disent-ils, les rapports de production sont devenus un frein au développement des forces productives. Avançant une telle explication de leur analyse de la période historique, ils sous-entendent en corollaire que le problème qui se pose aujourd'hui est: pour permettre le développement, ou un développement encore plus grand que l'actuel, des forces productives, il s'agit de changer les rapports de production. On peut alors se poser la question non dénuée de bon sens mais surtout touchant à la racine de l'argumentation: qui peut bien vouloir la révolution pour faire croître ou faire croître encore plus fortement les forces productives?

La phrase "les rapports de production sont devenus un frein au développement des forces productives" est juste mais il s'agit de la remettre à sa juste place: elle est la constatation d'un simple fait, mais constatation qui n'a pas de conséquences directes pour la lutte de classe. De par le passé, on a pu constater que la transformation des rapports de production entraînait et était suivie d'une croissance accrue des forces productives par rapport à la situation antérieure, croissance économique accrue qui apportait avec elle un réel progrès social, c'est-à-dire des avantages non seulement matériels mais aussi culturels pour toutes les couches de la société, de même qu'un rapprochement vers des conditions économiques et sociales plus propices à un déclenchement de la révolution communiste et, au cours de l'ascendance du capitalisme, vers des conditions permettant un plus facile et plus rapide triomphe de la révolution communiste. En cela, on pouvait parler de progressivité d'un système économique et social, de son développement social, jusqu'à ce qu'il se révèle dépassé, rendu caduque par son propre développement. En tout cas, la constatation que les rapports de production sont devenus un frein au développement des forces productives ne veut en aucune manière dire que les forces productives ont cessé de croître ou même que la croissance tend vers zéro. Simplement, rappelons-le, elle signifie que si les rapports de production étaient autres, les forces productives se développeraieent encore plus rapidement qu'elles ne le font présentement. Mais -il est nécessaire d'ajouter-, les bases de cette croissance étant totalement différentes que précédemment, la croissance ne s'édifiant plus sur la recherche du profit mais de manière à remplir les besoins de chacun, ses

conséquences sur le monde humain en général et la nature seraient radicalement différentes.

Ce qui est important et même nécessaire de bien comprendre, pour les conclusions qui en découlent sur l'analyse du capitalisme contemporain et des modalités de la lutte de classe, c'est qu'en fait la croissance économique continue d'avoir lieu mais que le développement social au sein du système capitaliste a, lui, complètement cessé de se réaliser. En effet, la croissance des forces productives dans le capitalisme a déjà totalement préparé le terrain à une transformation des rapports sociaux dans un sens communiste. C'est du fait que la transformation des rapports de production ne s'effectue pas, la croissance continuant bien après avoir atteint le niveau des forces productives correspondant au moment où le capitalisme s'est révélé dépassé, c'est-à-dire correspondant au moment où le capitalisme et le prolétariat comme classe révolutionnaire se sont révélés comme forces mondiales, c'est donc de ce fait que vient la décadence du système capitaliste. Et l'expression de la décadence du capitalisme n'est rien d'autre que l'ensemble des conséquences sociales réactionnaires entraînées par la non-résolution de la contradiction issue de la non-transformation des rapports sociaux alors que la croissance a produit toutes les conditions objectives pour que s'effectue cette transformation. A partir du moment où la croissance des forces productives avait engendré toutes les conditions objectives pour que s'effectue la transformation des rapports de production, le capitalisme, avec croissance ou non, n'avait désormais plus de raison d'exister. La révolution communiste devenait à l'ordre du jour mais, précisons, constamment et elle seule à l'ordre du jour car, dans la période ascendante du capitalisme, d'autres tâches progressistes étaient également à l'ordre du jour sans pour cela mettre de côté l'intervention révolutionnaire. Cela, d'une part, parce que la contradiction capital/salariat, base matérielle de la révolution socialiste, n'est pas seulement une actualité du capitalisme décadent mais existait également -bien évidemment mais certains ont tendance à l'oublier- dans le capitalisme ascendant, et, d'autre part, que seule l'intervention révolutionnaire du prolétariat à l'échelle mondiale pouvait apporter la preuve de la caducité du capitalisme.

Ne pas saisir la différence et aujourd'hui l'antagonisme entre développement social et croissance économique, que ce soit en parlant de décadence tout en échafaudant des explica-

tions fausses autant que fantaisistes de ce concept: arrêt de la croissance ou baisse du taux de croissance, ou que ce soit en niant la décadence parce que les forces productives continuent à croître, c'est ne pas comprendre le monde qui nous entoure et donc, tout au moins en partie, les moyens de le changer. Pour en avoir un aperçu, on peut noter à quelles contradictions et erreurs on aboutit en ne dissociant pas croissance économique et développement social dans le cas des années 30 ou dans celui de l'Espagne franquiste ou de l'Allemagne nazie par exemple.

Dans les siècles qui ont immédiatement précédé les révolutions bourgeoises, le niveau atteint par la croissance des forces productives réclamait une transformation générale des rapports de production parce que la croissance des forces productives avait préparé le terrain à de nouveaux rapports de production. A la suite des révolutions bourgeoises, on assista à une longue révolution industrielle qui fut réellement la période de généralisation dans la société des nouveaux rapports de production. Pendant ces années de croissance phénoménale, croissance économique et développement social était plus ou moins confondus. Cependant, la croissance économique devait nécessairement aboutir à ce que toutes les conditions objectives de l'instauration du communisme soient données. La contradiction entre rapports de production existants et niveau atteint par les forces productives éclata lors de la première guerre mondiale de façon éminemment évidente, et la vague révolutionnaire de l'entre-deux-guerres qui ébranla le monde de 1917 à 1937 donna sa pleine signification à la première guerre mondiale. C'est en effet la vague révolutionnaire de l'entre-deux-guerres qui montra de manière indiscutable combien le communisme était présent et donc que la révolution communiste devenait désormais elle seule constamment à l'ordre du jour, toute progressivité réelle, tout développement social ne pouvant venir que d'elle. Depuis 1914, les forces productives ont crû, malgré des arrêts dans la croissance ou même des destructions de parties d'entre elles, et, surtout depuis 1945, on a assisté à une croissance telle qu'on n'en avait jamais vue auparavant; mais cette croissance n'a été liée qu'à une soumission à chaque instant plus grande et plus sauvage de l'humanité, et particulièrement du prolétariat, au capital anonyme et mondial. Dans les années qui viennent, liquidées les difficultés présentes du capital international, il se pourrait bien -si la guerre mondiale ou la révolution n'éclatent pas d'ici là- que l'on assiste à une croissance encore plus étonnante et rapide que ne l'a été aucune des précédentes. Mais cette croissance -préparée et due à l'automation qui fait sa rentrée aujourd'hui massivement dans le pro-

cessus de production à coup de millions de chômeurs-, qui entraînera avec elle une barbarie encore plus grande et s'agrandissant encore plus rapidement, posera de manière encore plus aigüe le problème contenu dans la caducité des rapports de production. Et la résolution de ce problème ne pourra se trouver de façon encore plus immédiate que soit dans la guerre impérialiste mondiale qui résoudra le problème par la destruction pure et simple de l'humanité et donc de ses structures sociales et économiques, soit dans la révolution communiste qui, sur la base des forces productives aujourd'hui existantes, permettra un épanouissement social extrêmement rapide en accédant très vite à l'application du principe "de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins". Avec la révolution socialiste, la croissance cessera de se faire sur la base de la recherche du profit et le capitalisme disparu, la société s'épanouira de manière aujourd'hui inimaginable et l'humanité fera un saut dans le progrès en quelques décennies encore bien plus grand que celui qu'elle aura réalisé pendant des dizaines de milliers d'années. Soulignons que cette alternative: guerre mondiale impérialiste ou révolution est toujours présente dans la décadence du capitalisme, quelle que soit la conjoncture économique, mais simplement qu'elle se pose avec toujours plus d'acuité.

En conclusion, on peut dire que l'idée révolutionnaire naît du sentiment de dégoût vis-à-vis de la société présente et correspond au besoin de tous ceux qui n'acceptent pas la soumission, que ce sentiment et ce besoin sont l'expression de l'existence des classes et de la contradiction capital/salariat; que les prolétaires feront la révolution parce qu'ils sont exploités par le moyen du salariat et que leur exploitation, depuis l'apparition des sociétés divisées en classes, est le noeud de l'aliénation de l'ensemble de l'humanité; enfin, qu'il est suicidaire aujourd'hui de ne pas oeuvrer pour la révolution car toutes les conditions objectives sont mûres et archi-mûres pour l'instauration du communisme, dans les délais les plus brefs qu'il soit possible d'espérer, et cela quelle que soit la conjoncture économique, tandis que la survivance du capitalisme fait planer au-dessus de chacun de nous et de l'humanité les dangers les plus terribles. Comme on le voit, il ne s'agit nullement d'oeuvrer pour la révolution pour faire croître ou faire croître encore plus fortement les forces productives. Bien au contraire, c'est "la persistance de l'industrialisme capitaliste qui appelle à la suppression du système car les instruments de production ont acquis plus que la capacité de nous libérer de leur mesquinerie mercantile" (Alarme n°2, Impossibilité de développement capitaliste)

"Arrivées à un certain niveau de développement, les forces productives matérielles de la société entrent en collision avec les relations de production ou avec les relations de propriété au sein desquelles elles se mouvaient jusqu'alors et qui ne sont que leur expression juridique. Ces conditions, jusqu'alors formes de développement des forces productives, deviennent de graves entraves. Alors commence une ère de révolution sociale."

Cette citation de Marx ne se réfère aucunement à la crise de surproduction; la mettre en jeu pour un tel propos, c'est introduire la confusion. Même une citation plus précise ne démontrerait, c'est évident, que le monde soit en train de s'engloutir, aujourd'hui, dans une crise de surproduction. Marx se réfère ici à tout un type de civilisation qui entre en crise pour lui irréversible et insoluble. Complètement différentes sont les crises de surproduction, dérèglement passager du système, et que lui-même a résolu de nombreuses fois sans perdre sa viabilité sociale. Par contre, la crise du système dont l'origine est la collision entre les forces productives et les relations de production, une fois commencée s'aggrave de manière constante, et sa seule solution consiste en un bouleversement révolutionnaire qui mette en harmonie forces productives et relations de production.

La conscience révolutionnaire ne peut-être engendrée que par une activité du prolétariat qui oppose des solutions socialistes à chaque aspect du capitalisme en fonctionnement économique normal, le traitant comme système d'association humain caduque, réactionnaire et pernicieux. La banqueroute du système de civilisation basée sur le capital/salariat offre des motifs et des problèmes concrets suffisants pour susciter la rébellion contre lui. Bien empêtrés sont les révolutionnaires qui ne le voient pas.

TOUR D' HORIZON INTERNATIONAL

IRAN: LE KU KLUX KLAN DE KHOMEINY

L'église mahométane, aujourd'hui l'une des plus obtuses et réactionnaires du monde, compte dans tout le pays

80.000 mosquées

1.200 ayatollahs ordinaires et de hiérarchie plus élevée, les oznes

160.000 mollahs, espèce de curés.

En supposant modestement que les mollahs puissent mettre en action une moyenne de 20 personnes, entre gens de la famille et fanatiques chiites, la multiplication donne

3.200.000 sujets comme force manifestante, d'encadrement et policière.

Population 35.000.000

La hiérarchie des oznes et des ayatollahs dispose donc de 1 mollah pour 100 habitants environ, en comptant vieillards et enfants en bas âge.

Les 80.000 mosquées, lieux sacrés inviolables même par la police du Shah, pouvaient abriter dépôts de propagande, imprimeries, arsenaux, ou fabriques d'armes...n'importe quoi.

Tel est le secret, beaucoup plus important que la haine de la population envers la monarchie, de ces manifestations interprétées par les uns comme miracle de la foi religieuse et par d'autres comme une agitation révolutionnaire imposée par les masses au clergé islamique.

C'est ce dernier qui s'est imposé policièrement aux masses et continue à le faire depuis le pouvoir, secondé par l'armée antérieure et par les "repentants" de la police du Shah, humblement prosternés aux pieds de Khomeiny.

Aucune mesure révolutionnaire n'a été prise. Même les exécutions des responsables des crimes commis précédemment avaient un caractère sinis-

tre, également criminel comme celles ordonnées il y a des décennies par les "tribunaux" encapuchonnés du Ku Klux Klan américain (autres adorateurs de Dieu), ou au Moyen Age par des tribunaux secrets. Nous sommes en présence de la substitution d'une tyrannie par une autre, non moins répulsive.

On ne pourra parler de mouvement révolutionnaire tant que la classe ouvrière en action indépendante n'attaque pas les représentants de l'Islam et ne profane pas ses mosquées. Toute la richesse du pays tombera alors entre ses mains.



U.S.A.: UNE SITUATION QUI MÛRIT

Traduction d'extraits de lettres d'un camarade américain.

oooooooooooooooooooooooooooo

La principale caractéristique de la totalité des confrontations qui ont eu lieu dans l'industrie, à dater de la grève des mines charbonnières de 1977-78, est le rejet grandissant du syndicalisme par les syndiqués. La collusion ouverte des bureaucrates syndicaux et des employeurs dans la manipulation et la répression du mécontentement ouvrier a rendu évident à tous les ouvriers, exceptés les cadres syndicaux corrompus, que les syndicats ne promettent rien pour défendre les ouvriers, que ce soit contre la chute rapide des salaires réels par l'inflation ou que ce soit contre le totalitarisme croissant du lieu de travail. Ce qui est nécessaire maintenant, c'est de comprendre qu'il n'y a pas d'autre voie pour les syndicats. La participation des syndicats dans l'abaissement du niveau de vie des ouvriers par le chômage croissant et l'inflation est inséparable du rôle des syndicats comme agents pour la vente de la force de travail. De plus, il est nécessaire de comprendre que même une augmentation des salaires à travers le syndicalisme a pour conséquence inévitable l'augmentation de l'exploitation des ouvriers - c'est-à-dire de plus grands profits pour les capitalistes -, puisque des salaires plus élevés signifient inévitablement une monnaie d'échange pour une plus grande subordination à un plus grand contrôle de la part des capitalistes.

La grève minière, qui est la première escarmouche, resta le seul épisode dans la période pour caractériser une rébellion significative des ouvriers contre les bureaucrates syndicaux. Depuis, toutes les possibilités de rupture radicale dans le consensus social ont été empêchées par les syndicats. Mais les syndicalistes sont mal à l'aise avec leurs succès. Le spectacle de l'alliance continue entre syndicats et

employeurs a abouti au dégoût de millions d'ouvriers envers les syndicats. La voie est ouverte pour gagner les ouvriers à un programme d'attaque révolutionnaire du capitalisme, qui commence par une répudiation révolutionnaire du syndicalisme.

L'insuffisance radicale des traditionnels syndicaliste, "gauchiste", politique commence à se révéler dans certains conflits centraux. Par exemple, durant les 10 jours de grève nationale des camionneurs, (qui inclua les ouvriers du rail et amena à de considérables licenciements dans l'industrie automobile), la principale "opposition" groupant dans le Syndicat des Camionneurs, les Camionneurs pour un Syndicat Démocratique (Teamsters for a Democratic Union, TDU), qui arriva à être contrôlée par les Socialistes Internationaux de Tony Cliffoid, fut capable de gagner l'attention d'une large couche de la classe ouvrière. Les ouvriers syndiqués, à travers tout le pays, regardèrent le TDU comme leur guide. Mais les initiatives du TDU ne vinrent pas. Parceque le programme du TDU est loyal envers le syndicat, il a gardé une attitude humble durant la grève, cela pour ne pas saboter l'"unité". En fait, puisque TDU ne trouve rien à redire au syndicalisme en soi, son programme consiste en rien de plus qu'une tiède critique de l'évidente corruption personnelle des bureaucrates. Un imprimé du TDU, distribué dans tous les principaux garages de camions de la région de la Baie de San Francisco, avança des slogans du type "La base doit combattre pour un contrat décent parceque Fitz (Fitzsimmons, dirigeant du Syndicat des Camionneurs) ne le fera pas!". La stratégie du TDU consiste à appeler la base à pousser les bureaucrates vers la gauche. Ce n'est pas ce que les ouvriers camionneurs syndiqués veulent

entendre, et pour cette raison TDU gaspilla la bonne volonté dépensée durant la grève. Les grèves peuvent seulement vaincre contre les syndicats, et les "gauchistes" qui essaient d'obscurcir ce fait ne méritent que le mépris des ouvriers. TDU émergea de la grève avec une audience réduite, en réponse à sa mauvaise volonté à combattre les illusions syndicalistes. L'opposition dans les rangs des syndiqués durant la grève se focalisa non autour des "socialistes" du TDU, mais autour des ouvriers du herschage de l'acier des industries de base du Nord-Est. Les herscheurs désobéirent à l'ordre de la direction internationale du syndicat des camionneurs de retourner au travail, et leur opposition fut assez affirmée pour que la direction internationale accorda formellement une approbation officielle à la grève des herscheurs de l'acier. Laisant les herscheurs de l'acier s'épuiser eux-mêmes, la direction internationale réaffirma alors son contrôle. Les herscheurs ne gagnèrent rien. Bien que la résistance des herscheurs à la fin de la grève négociée par le syndicat fut dictée uniquement par leurs intérêts corporatifs (puisque leurs conditions de travail sont couvertes par un "lien" indépendant à l'accord national de l'industrie du camionnage), les herscheurs furent considérés par le reste des camionneurs comme leurs représentants contre la direction internationale du syndicat. De façon significative, les herscheurs, dont la grève sauvage nationale de l'an dernier se marqua par des affrontements armés dans divers endroits du pays, ont tenu à rejoindre un syndicat clandestin opérant à l'intérieur du Syndicat des Camionneurs: la Fraternal Association of Steel Haulers (FASH). Les herscheurs ont encore perdu, parce que l'opposition aux bureaucrates à l'intérieur des syndicats et/ou à travers des syndicats doubles ne consolide en rien la position des ouvriers. Les ouvriers doivent quitter les syndicats et combattre contre eux. Jusqu'à ce qu'éclate une réelle révolte anti-syndicale, engageant des millions d'ouvriers, des grèves qui n'aboutiront pas, comme celles que nous avons vues se dérouler depuis la grève charbonnière, continueront à se déclarer. Les ouvriers doivent dépasser et dépasseront le passif dégoût présent vis-à-vis du syndicalisme, pour arriver à une protestation active.

Superficiellement, les relations de classes aux Etats-Unis continuent à rester sous contrôle. Sous la surface, la crise générale des relations sociales continue de mûrir. La crédibilité du gouvernement capitaliste a été sévèrement minée par l'accident nucléaire de Three Mile Island. La colère des masses contre le pouvoir des grandes compagnies est renforcée par l'inflation rapide et les profits records, particulièrement en Californie où le prix de

l'essence a été augmenté d'un dollar pour environ 4 litres. La combinaison de l'inquiétude relativement au pouvoir nucléaire et de la rage vis-à-vis des monopoles pétroliers pourrait pousser les Etats-Unis dans une confrontation de classes des plus graves. En ce moment, pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, la nationalisation de l'industrie la plus importante, l'industrie pétrolière, est en train d'être largement discutée...conséquentement une couche de leaders syndicaux "socialistes" est en train de se dévoiler. Les révolutionnaires sérieux aux Etats-Unis ont maintenant une grande opportunité devant eux. Le rôle des syndicats comme gardiens de la paix sociale doit être sans merci exposé, et aux propositions de nationalisation des industries doivent être opposés nos arguments pour la prise de l'industrie par les ouvriers eux-mêmes. Ce qui est nécessaire, c'est une large intervention sur le lieu de travail, avançant la révolte comme réponse à la tyrannie des entreprises et de l'Etat, les assemblées et comités comme une alternative aux syndicats.

La grande tension politique développée dans la société américaine est illustrée par l'émeute anti-policière de San Francisco qui a eu lieu le 21 Mai. Brièvement: en Automne dernier, Dan White, policier et conseiller municipal, assassina le maire de San Francisco, George Moscone, et un autre conseiller municipal, Harvey Milk. Harvey Milk était le premier fonctionnaire public ouvertement homosexuel qui soit élu à San Francisco, et l'acte de White a été ressenti comme une attaque pogromiste contre les homosexuels. Le 21 Mai, se clôtura le procès de l'assassin par un verdict d'homicide volontaire et une sentence d'environ 3 ans de prison. La réaction de l'entière communauté radicale et libérale de San Francisco, incluant la plupart des jeunes ouvriers, fut à la fois de l'incrédulité et un sentiment d'injustice, du fait qu'un policier puisse commettre une grave atrocité terroriste et soit virtuellement impuni, tandis que si un homosexuel, un noir, une personne de langue espagnole, ou quelque ouvrier ou personne pauvre avait assassiné Dan White, une terrible réaction répressive aurait naturellement suivi. 5.000 personnes alors ont marché sur City Hall (Mairie), où elles ont détruit les vitres, mis le feu au sous-sol, se sont armées avec des barras de métal, combattirent et défirent la police trois fois, et brûlèrent au moins 20 voitures, des voitures de police pour la plupart. Une grande contre-attaque policière fut suivie par l'explosion de la foule dans la Market Street, la principale rue de la ville, où les vitres de plusieurs banques et grands magasins ont été cassées. Pendant toute la nuit, les manifestants et la police s'affrontèrent dans les rues.

Encore au sujet des syndicats, ajoutons que le Wall Street Journal du 29 Mai a annoncé que la plus grande entreprise de charbon bitumeux des Etats-Unis, Consolidation Coal, s'est retiré de la Bituminous Coal Operators Assn, le groupe industriel de négociation, afin de signer un accord séparé avec le syndicat minier

INDOCHINE:

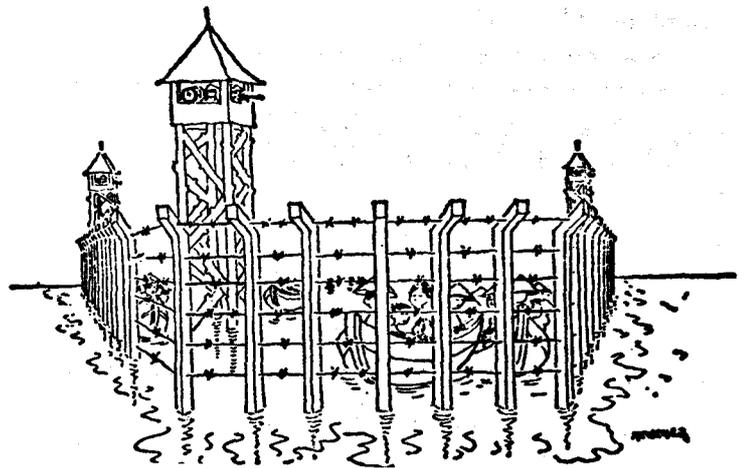
Le drame des réfugiés indochinois, qui se déroule depuis déjà plusieurs années, s'est récemment aggravé. Les autorités des pays qui "accueillent" les réfugiés tentaient déjà le plus qu'elles pouvaient de limiter les arrivages en les refoulant. Mais, au milieu du mois de Juin, la Malaisie, la Thaïlande, l'Indonésie ont décidé de concert de prendre des mesures énergiques pour se débarrasser des "ordures" que déverse le Vietnam (métaphore employée par le ministre de l'intérieur malaisien): fermeture totale de l'immigration vietnamienne et cambodgienne, renvoi par la Thaïlande des réfugiés cambodgiens en pays Khmer, et même projet de réembarquement et de remorçage hors des eaux territoriales des réfugiés par l'Indonésie et la Malaisie. Déjà, ces mesures ont commencé à être appliquées, condamnant dans l'immédiat à une mort certaine des dizaines de milliers de femmes, d'hommes et d'enfants. Quant à HongKong, distinguée possession britannique, elle a fermé sa frontière aux éventuels immigrants indochinois: déjà depuis Février, 2.600 réfugiés à bord du "Skyluck" sont interdits de débarquement.

On pourrait invoquer l'impossibilité pour le Vietnam comme pour la Thaïlande, la Malaisie et l'Indonésie de nourrir ces milliers d'êtres humains. Pourtant, une telle invocation se ferait sur des bases fausses car ces pays ne manquent pas de moyens pour nourrir ces réfugiés, pas plus que ne manquent de moyens de les nourrir des pays plus industrialisés et plus riches comme la France, les Etats-Unis ou l'Angleterre, mais qui, cependant, les acceptent au compte-goutte. Ce ne sont pas les limites naturelles qui gênent la production effreinée d'armement par exemple ou encore la construction, qui débutera prochainement, d'un très gros complexe hydro-électrique au Vietnam. Alors, pourquoi empêcheraient-elles que soient nourris ces milliers de déshérités?

Le journal "Le Monde" rappelait dans ses colonnes l'histoire, survenue en 1939, d'un navire chargé de réfugiés juifs fuyant l'Allemagne Nazie et qui a erré à travers tout l'Atlantique Nord sans trouver un seul pays pendant des mois qui accepte le débarquement de ces réfugiés. Les Etats-Unis, l'Angleterre, tous les avaient repoussés. Et d'autres exemples semblables peu-

vent être donnés pour le cas du drame juif. Il n'était pas dans l'intérêt des capitalismes Anglais et Américain de se charger des juifs fugitifs ou menacés de mort, de même qu'il était dans l'intérêt du capitalisme allemand de s'en débarrasser. Et en réalité la solution des chambres à gaz arrangea autant l'un que les autres. Dans le cas des réfugiés indochinois, ce qui se passe est comparable, excepté que, dans un cas, les chambres à gaz et les fours crématoires étaient la solution, tandis que dans l'autre, c'est la fusillade et la noyade. Comme dans le cas des juifs où les Alliés n'étaient pas moins coupables de la tuerie que les Nazis, maintenant, dans le cas des réfugiés indochinois, la Thaïlande, l'Indonésie, la Malaisie et le reste du monde ne sont pas moins coupables que le Vietnam ou le Cambodge de ce drame.

Par ailleurs, notons le choix opéré par l'Etat capitaliste vietnamien pour l'émigration: les exilés sont, pour beaucoup, d'origine chinoise, pouvant servir ainsi de boucs émissaires comme les juifs les ont été à leur tour en Allemagne Nazie, et la population d'origine chinoise composant en outre une certaine partie non négligeable de la petite bourgeoisie, son exil représente des bénéfices en vue pour le régime vietnamien.



Il est vain, si l'on veut, honnêtement, tenter de résoudre ce drame de chercher un autre véritable coupable que le capitalisme et d'autres solutions que sa destruction. Les demi-mesures ne règlent les problèmes qu'à moitié et préparent le terrain à d'autres encore plus

grands. Il ne peut être question de réclamer que soient prises des mesures qui ne touchent pas à la racine du mal mais au contraire la masquent. Nous ne devons pas tranquiliser notre conscience par quelque minable contribution financière au sauvetage d'un nombre infime de menacés. Au contraire, il faut que nous restions lucides sur la cause de ce drame comme de bien d'autres et que nous nous tournions résolument

vers la révolution socialiste, seul moyen d'en finir avec toute cette misère, cette pourriture dans lesquelles nous baignons. Le drame des réfugiés indochinois est notre propre drame: nous aussi, nous serons à un moment ou à un autre de notre vie des "ordures" pour le système, chômeurs ou retraités.

POLOGNE: COALITION ANTI-OUVRIÈRE

Pendant une semaine, le pape est allé prendre des bains de foule en Pologne. Des centaines de milliers de personnes sont venues applaudir au passage de cet "affreux vieillard" comme eut dit Prévert. Pendant quelques jours, la vie politique polonaise a pris un air de "démocratie" avec slogans à la clef prônant soit Jésus et l'Eglise, soit la "juste ligne" du marxisme-léninisme.

Malgré tout ce que l'on a bien pu prétendre, la religion catholique, ou tout autre religion qu'elle soit orthodoxe ou musulmane, n'est nullement en opposition radicale avec les dogmes staliniens. Ainsi, en Pologne, ce sont les grands inquisiteurs de la religion stalinienne qui ont fait venir le prêtre suprême de la religion catholique. Deux religions peuvent paraître antagonistes et même parfois ont fait ou font encore s'affronter dans la violence leurs fidèles. Cependant, leur antagonisme n'est que superficiel, surtout aujourd'hui. Les religions ont toutes la même base et servent toutes le même dessein: soumettre l'homme aux réalités présentes qu'elles présentent comme immuables. Le pape n'a-t-il pas dit lui-même et de manière très expressive: "Vous devez avoir des convictions bien avrêtées, profondes et sincères qu'elles soient chrétiennes ou marxistes". Surtout ne pas douter du dogme quel qu'il soit!

Aujourd'hui, une religion au pouvoir est

très rapidement désertée par la majeure partie de la société et c'est le cas précisément de la religion stalinienne en Pologne comme dans tous les pays se proclamant "socialistes". Il lui est donc nécessaire, à ce moment là, d'avoir recours à une de ses consœurs en la sainte tromperie pour tenir dans la soumission et l'humilité l'ensemble de la société et plus particulièrement la partie de la société qui concentre en son sein le mécontentement le plus aigu en même temps qu'elle représente le seul danger réel pour le système établi mondial: le prolétariat.

En Pologne, le prolétariat a montré à plusieurs reprises il y a encore peu de temps qu'il était puissant et prêt à intervenir violemment contre l'Etat capitaliste. Pour cette raison, la Pologne est le point sensible du bloc de l'Est, le maillon faible. Pour tenter de désamorcer la bombe prolétarienne, le gouvernement a fait appel au pape, la conjuration du spectre du communisme concernant tous les intéressés à l'existence de l'oppression de l'homme par l'homme, sans distinction de religions ou de blocs impérialistes. Empêcher l'apparition de l'opposition communiste en focalisant l'attention du prolétariat sur la soi-disante "opposition" catholique, essayer de dévoyer le prolétariat sur une fausse alternative, voilà ce qui a présidé au voyage du pape en Pologne.

SOMMAIRE

- Autour du massacre de BANGUI page 1
- I i il ne s'est rien passé, messieurs..... page 3
- Organisation et Activité révolutionnaire page 4
- Tract diffusé à la fête de Lutte Ouvrière page 7
- Quelques chiffres sur la "crise" page 8
- Croissance économique et Développement social page 10
- Tour d'horizon international page 12